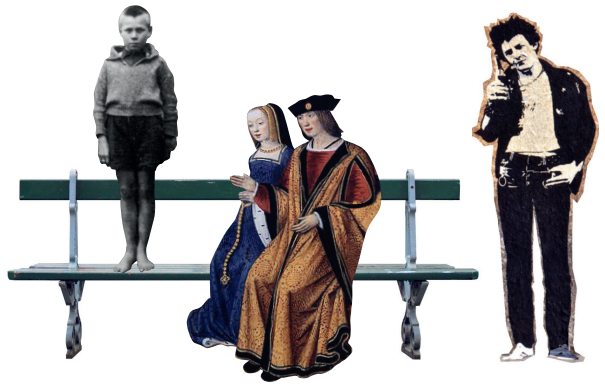


ismaël
jude

cales



vivre dans
le désordre

DU MÊME AUTEUR

Roman

Dancing with myself, *Verticales*, 2014

Essais

Gilles Deleuze, théâtre et philosophie. La méthode de dramatisation, *Sils Maria*, 2013

Sur le théâtre de Philippe Quesne, L'anthroposcène et ses troglodytes, *L'Harmattan*, 2018

vivre dans le désordre

ismaël jude

vivre dans le désordre

roman

verticales

L'auteur a bénéficié d'un financement par la Région Île-de-France
dans le cadre du programme de résidences d'écrivains.

Illustration de couverture :
Philippe Bretelle

© Éditions Gallimard, mars 2019.

Pour Claire

« Ô Argot admirable! puis que tu es l'azille
& refuge de tous ceux qui ne sçavent plus
de quel bois faire fleche. »

Ollivier Chereau,
*Le Jargon ou langage
de l'Argot réformé, 1632*

Après avoir vécu, dans le désordre, à Roman, Saint-Aulnele-Vieux, Écueil, Le Revest, j'habitais maintenant Aubervilliers. J'y louais depuis peu une chambre avec vue sur la nationale. Les vapeurs de la rue composaient, cinq étages en contrebas, un mélange caractéristique de gazole et de poisse. C'était pour moi l'odeur même de la défaite. Tous les tissus de ma garde-robe en étaient imprégnés. Or, j'avais fui la province comme la peste, ce n'était pas pour m'engluer dans ce choléra. Je n'avais qu'un seul désir : passer le périphérique.

Un soir, je me suis engouffré dans le métro. À la station Quatre-Chemins, j'ai emprunté la ligne 7, perpendiculaire à la Seine, dont elle est un pendant falot, rose, maigrichon. Tout au bout de la ligne, l'avant-dernière station intra muros portait le nom de Maison-Blanche. Après, c'était Vitry, Le Kremlin-Bicêtre, Gentilly. Je sortis à Maison-Blanche. Dehors, je trouvai une route bordée de tours grises quasi banlieusarde. Elle avait le culot de s'appeler avenue d'Italie, cette sorte de nationale. En leur donnant ces noms d'avenue de Flandre et d'Italie, on faisait la même injure au sud à l'Italie qu'à la Flandre au nord. Partout, c'était la même

déprime crasseuse, albertivillarienne, celle que je souhaitais laisser derrière moi.

Dans les vitrines des agences immobilières, les offres étaient écrites en chinois. J'ai fini par trouver un panonceau qui signalait : *Une deux pièces immeuble de standing propriété sur cour proche tous commerce*. Par « standing », il fallait sans doute entendre que l'immeuble tenait debout ; je n'en demandais pas plus. C'est là que je me suis installé, rue des Peupliers. Elle donnait sur une petite place cerclée, non de peupliers, comme je le crus dans un premier temps, mais de hêtres ou de platanes, peut-être de charmes, je ne connais pas le nom des arbres.

En montant la rue du Docteur-Tuffier, pour explorer les environs, j'apercevais la rue de l'Interne-Loëb. Elle s'achevait par une courte impasse en bas d'une HLM. Quand j'y suis passé le premier jour, des types étaient réunis autour d'un canapé en cuir marron et quelques chaises de jardin blanches. C'était un groupe de dealers. La fiche immobilière concernant mon immeuble n'était pas mensongère. La mention « proche tous commerce » se vérifiait. Ils étaient cinq. Deux étaient assis dans le canapé, les trois autres se tenaient debout. Je suppose que la différence correspondait au rang qu'ils occupaient dans la hiérarchie. L'un des types assis pouvait être le boss. Parmi les trois autres, il y avait les membres de son équipe, vendeurs ou soldats. Peut-être l'un d'eux était-il un client. Leur quartier général tenait du bivouac militaire, itinérant, du poste de commandement. Le canapé en cuir évoquait les clips de gangsta rap ou la série *The Wire*. Ils se faisaient une représentation un peu stéréotypée de leur activité. Cela dit, ce canapé avait pu être adopté pour des raisons de

confort. Puisqu'on passait la journée dans la rue, autant être installés correctement.

J'y suis repassé le lendemain. Quelque chose, un je-ne-sais-quoi, avait changé. Les types étaient là. On ne constatait pas de désertion. La veille encore, j'aurais éprouvé une certaine réticence à m'avancer comme je le faisais à présent dans leur ruelle. Je n'aurais pas osé. En me rapprochant, je vis que la grille, au bout de la rue, était ouverte. Désormais, la rue de l'Interne-Loëb donnait sur un espace vert. De l'autre côté, c'était une ligne de chemin de fer désaffectée. J'apprendrais un peu plus tard qu'elle portait le nom de Petite Ceinture. Je passai devant les dealers. J'entendis qu'ils disaient : C'est un chtar, en parlant de moi évidemment. Je devinai que le terme constituait une insulte. Je pensais qu'il voulait dire : C'est un pédé. La signification était évidente mais je ne sais pas pourquoi la traduction de *chtar* par *flic* ne me vint pas à l'esprit. Pourtant on m'avait déjà comparé à quelqu'un de la police, ce n'était pas la première fois.

Deux gugusses étaient plantés à l'entrée du jardin. Les trafiquants les avaient vus dresser un stand, à dix mètres du leur. C'était un duo d'amoureux de la nature, les membres actifs d'une association environnementaliste. La municipalité ouvrait des bouts de la Petite Ceinture aux promeneurs. Elle voulait sensibiliser les populations à la biodiversité. L'asso avait été mandatée pour mener ce plan com écolo.

Le type assis dans le canapé en cuir, celui que j'avais supposé être le chef, se leva. Il avait reconnu Guillaume, l'un des deux environnementalistes. Ils étaient ensemble à l'école de la rue Küss dans la classe de M. Trief. Le nom du lascar était Clovis. Désormais, il se faisait appeler Clov. Guillaume se

souvenait parfaitement de lui. Ils n'avaient pas suivi le même parcours. Dans leur enfance, Clovis était le premier de la classe. Guillaume au contraire avait toujours été dilettante. Tout petit déjà, il ne s'intéressait qu'aux sciences naturelles, à la pêche, aux oiseaux. Désignant son QG, Clov expliqua qu'il avait choisi la filière commerciale. Il avait commencé des études de philo à Tolbiac. Ça lui avait plu. Mais son grand frère était tombé, les risques du métier. C'était le grand frère qui subvenait aux besoins de sa mère, de ses frères et sœurs. Le père étant aux abonnés absents, comme dans beaucoup de familles, Clov avait dû abandonner sa licence pour reprendre l'entreprise familiale. Les temps changeaient. Qui aurait cru qu'on viendrait comme ça un beau jour parler de biodiversité au pied de la cité. L'animation consistait à demander aux enfants de disposer de petites cartes représentant les espèces animales sur un plan de la ville.

Clov promit d'envoyer son fils, Abou, après les devoirs. Il semblait très heureux de cette percée dans le paysage. Un de ses collaborateurs, Hamza, dit Ham, protesta. Il pensait que l'ouverture de la Petite Ceinture nuirait au business. Le QG qui était, jusqu'alors, adossé à un terrain vague, une zone inhabitée, celle des Roms, des punks à chiens, se trouverait bientôt sur le chemin des poussettes, joggeurs, mamies parées pour le tai-chi, toutes sortes de pique-niqueurs et bureaucrates en goguette. Clov indiqua calmement que les circonstances les conduisaient à adopter une vue transversale. Ce n'était pas le dépôt de bilan, c'était la transition vers une autre économie. La vente se ferait sur le net. Hamza se tut. Très prof, très stratège, Clov lui avait cloué le bec.

Cela dit, je retranscris leur échange dans les grandes lignes,

en comblant les trous ; je me tenais beaucoup trop loin pour entendre quoi que ce soit ; d'ailleurs, je n'écoutais pas. Ce qui avait retenu mon attention, c'était l'imagerie enfantine des petites cartes disposées sur le stand environnementaliste. J'ai toujours eu un faible pour le kitsch animalier. Guillaume m'apprit la liste des espèces que l'on pouvait rencontrer aux abords de la Petite Ceinture : souris, fouines, renards, hérissons, pipistrelles, beaucoup d'espèces d'oiseaux comme le bouvreuil pivoine, le gros-bec casse-noyaux, la sittelle torchepot, le rouge-queue noir, le pinson, la pie, le verdier, le troglodyte mignon, la fauvette grisette, le pouillot vélocé, le chardonneret, le martin-pêcheur (son favori), la mésange charbonnière, le geai des chênes, le faucon crécerelle. J'appris l'existence d'un rat nommé le gaspard. On ne le trouvait que sur la Ceinture, en dessous des ponts et dans les tunnels désaffectés. Ce n'était ni le rat d'égouts ni le rat des champs mais un entre-deux qui proliférait dans ce milieu intermédiaire. La Petite Ceinture, ce n'étaient ni les égouts ni les champs, ni la ville ni la campagne. On parlait d'effet bordure ou d'effet de seuil pour désigner cette transition. Ce milieu bordurier était d'une très grande richesse en termes de faune et de flore.

Outre ces différentes espèces, je posai la question de savoir si des hommes vivaient dans les parages. Guillaume se lança dans une longue tirade sur l'anthropocène. Je précisai ma demande : Est-ce qu'on y trouve des SDF ? Il m'expliqua que la ligne de ceinture avait été un temps habitée par toutes sortes de gens après l'interruption successive des trafics voyageurs puis marchandises. Ce n'était plus le cas, elle n'était plus habitée, c'était devenu un espace vert protégé. De fil en

aiguille, nous en étions venus à évoquer la présence des vagabonds dans les rues du quartier : des Russes et des Pollack, des Noirs venus d'Afrique de l'Ouest surtout, des Syriens, des Érythréens, selon les arrivages en quelque sorte. C'était une tradition de plusieurs siècles. Il évoqua la Zone, la pauvreté légendaire du treizième, l'action croisée de l'Église et de l'État pour y remédier, et aujourd'hui les associations. Un climat propice faisait qu'il y avait ici plus de clochards qu'ailleurs. C'était inexplicable. En tout cas, Guillaume ne connaissait pas l'explication. Il supposait que l'existence des lieux d'accueil faisait appel d'air. À brûle-pourpoint, il me proposa de rencontrer quelqu'un qu'il nomma *Barde* ou *Barbe*. Il nota un numéro sur un petit tract.

— Si tu t'intéresses aux SDF, tu devrais rencontrer cette personne, me dit-il.

L'espèce SDF se rangeait aux côtés d'autres mammifères, tout aussi dignes d'intérêt : le chômeur, l'employé des postes, la boulangère. Et moi, d'après Guillaume, c'était aux SDF que je m'intéressais. Je pris le tract où il avait indiqué les coordonnées. Je me sentais invité à rentrer chez moi. J'avais dû dire quelque chose d'inconvenant. Je saluai Guillaume, son acolyte, je les saluai tous, Clov, le dealleur, ses collègues, les mères et les enfants qui s'étaient attroupés autour de l'animation.

De retour dans mon immeuble de *standing*, je composai le numéro. La voix au téléphone était celle d'une jeune femme qui se disait *ensuquée*. Il fut convenu de nous retrouver « Place d'It' ». Au café Margeride, dit-elle. Je notai : *Place dite*, sans comprendre qu'il s'agissait de la place d'Italie. Patientant à la terrasse du café, je vis arriver Barbe. C'était un souple quadra-

VIVRE DANS LE DÉSORDRE

général, bel homme aux cheveux si noirs qu'ils pouvaient être teints. Il arborait une fine moustache tombante qui évoquait les anarchistes Belle Époque.

La première demi-heure, passée à la terrasse du Margeride, fut plus que laborieuse. Je ne savais pas ce que je devais chercher à savoir. Comment était le quartier lorsque Barbe était jeune? Il baissait les yeux, semblait se souvenir, revivre des scènes, se perdre dans une brume épaisse, plonger dans un étang plein de poissons, remonter à la surface, sur le point de prononcer un mot, vider son épuisette, mais tout retombait dans l'oubli, le silence intérieur. Il restait muet comme une carpe. Il me demanda en quoi son histoire m'intéressait. Je lui répondis que je venais d'emménager aux Peupliers. J'allais vivre ici. Son ancien camarade de lycée, l'environnementaliste Guillaume, avait recommandé de m'adresser à lui. Ces éléments de réponse ne nous avançaient à rien. J'essayais de noyer le poisson.

En quoi cette histoire m'intéressait. C'était sa question. Il aurait fallu que je connaisse l'histoire pour répondre. Le verbe *intéresser* me mettait mal à l'aise. Il avait pris une signification inédite. Il impliquait mon être dans quelque chose qui ne le concernait pas. Je tentai une deuxième réponse. Je lui dis que je réunissais des matériaux.

— Des matériaux, vous êtes dans le bâtiment? ironisa-t-il. Vous voulez construire quoi? Une tour, des appartements? C'est pas ce qui manque par ici.

— Une maison (j'improvisais totalement). Une maison dans un livre.

Je passai en revue quelques synonymes pour gagner du temps: domicile, toit, foyer, habitation, refuge, studio. Je m'arrêtai sur le mot *séjour* qui présentait l'avantage de désigner un espace mais aussi une durée. J'évoquai, par association d'idées, *Le dépeupleur*. Beckett, un square portait son nom dans le secteur, je lui demandai s'il savait où ça se trouvait. J'avais cherché en vain au bout de la rue Gandon. Barbe haussa les épaules. Il est vrai qu'il ne pouvait pas voir où je voulais en venir (je l'ignorais moi-même). Habiter dans le sens de séjourner, précisai-je. Je me fourvoyais de plus en plus. Quand je prononçai le nom de Heidegger, il eut un geste d'impatience qui signifiait: C'est bon, on a compris. Je lui assurai que je ne les réutiliserais pas tels quels, ses souvenirs. Je lui promis de les transformer dans le livre que j'avais l'intention d'écrire.

Il replongea brièvement en lui-même, dans une cité lacustre intérieure, refit surface, les mains vides, la bouche muette. Il ne voyait pas en quoi ces histoires me concernaient. La troisième fois, je laissai tout simplement la question en suspens. Nous pourrions en rester là. Je trouverais quelqu'un d'autre.

Il proposa de faire une petite marche. Je réglai nos deux cafés. Un retour sur les lieux lui délierait la langue. Nous marchâmes jusqu'au boulevard de l'Hôpital. Je pris place à ses côtés sur un banc public.

ismaël jude
vivre dans le désordre

À peine installé dans le XIII^e arrondissement de Paris, le narrateur de *Vivre dans le désordre* rencontre un personnage rocambolesque, Barbe, qui va l'initier aux mystères des bordures urbaines, évoquant son adolescence aventureuse en compagnie du charismatique Putsch, lui-même passionné par les mutations ancestrales du quartier. De fil en aiguille, on bascule dans un récit fantasmagorique, comme une zone d'autonomie onirique où se croisent, pêle-mêle, l'insolite nomade Cronche, des cataphiles de la Petite Ceinture, Jean Genet, les princes et princesses du royaume d'Argot, Victor Hugo ou les femmes fontaines de la Salpêtrière.

Ismaël Jude est né en 1976. Il est l'auteur de *Dancing with myself* (Verticales, 2014). *Vivre dans le désordre* est son deuxième roman.

Illustration de couverture :
Philippe Bretelle

www.editions-verticales.com

verticales



Ismaël Jude
Vivre dans le désordre

Cette édition électronique du livre
Vivre dans le désordre d'Ismaël Jude
a été réalisée le 26 février 2019
par les Éditions Verticales.

www.editions-verticales.com

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072830778 – Numéro d'édition : 344728).

Code Sodis : U22494 – ISBN : 9782072830792
Numéro d'édition : 344730.